

À la recherche
du Patrimoine Culturel
du Japon

Philippe Huysveld

**À la recherche
du Patrimoine Culturel
du Japon**

« Japan Series » : Livre VIII

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

Du même auteur : dans la « Japan Series »

Lecture économique de l'histoire du Japon, Paris, Lulu. com, 2013.
The Ultimate Survival Guide for Business in Japan, Paris, Lulu. com, 2014.
MOSAICA JAPONICA, Paris, L'Harmattan, 2018.
Chronique du Japon des Années 90, Paris, Lulu. com, 2017.
Mastering Japan Business, Paris, Lulu. com, 2017.
Bridges to Japanese Business Etiquette, Paris, Lulu. com, 2018.
Voyage au centre du Japon des années 90, Paris, LEN, 2020.

Illustration de couverture :
Paysage en *sumi-e* : Transcription par Philippe Huysveld

© Les Éditions du Net, 2023
ISBN : 978-2-312-13880-0

Avant-propos

Cet ouvrage se veut un *essai biographique et culturel*, un témoignage, une œuvre de réflexion portant sur le patrimoine culturel du Pays du Soleil Levant, exposée de manière personnelle, voire subjective, par l'auteur dont le premier voyage au Japon remonte à l'été 1989.

La première partie du livre porte sur le « choc des cultures » qu'a expérimenté l'auteur lors de son stage industriel de deux mois chez Kobe Steel à Kobe, dans la région du Kansai, en 1989. Ce fut l'occasion pour ce « naufragé culturel » de goûter aux bienfaits de l'esprit de groupe (en entreprise japonaise) tout en découvrant les attraits culturels et touristiques de la région pendant les temps libres. Il s'agit donc d'une phase d'émerveillement devant l'étendue de la culture de ce pays de civilisation millénaire.

La deuxième partie couvre le début d'une période plus large (les trois premiers mois d'un séjour de trente mois en tout) démarquant grosso modo trois ans plus tard, en octobre 1992, à Kyoto, la capitale culturelle. Période mise à profit pour préparer son retour : apprentissage partiel de la langue, intérêt pour la culture japonaise, obtention d'une bourse d'études du gouvernement japonais...

Il s'agit donc d'une phase d'adaptation à la vie de tous les jours, dans le cas particulier d'un étudiant boursier au Japon. En racontant ses aventures quotidiennes et ses voyages, l'auteur partage ses multiples expériences au contact des habitants de Kyoto et du reste du pays. Il présente à ses lecteurs des aspects peu connus en Occident, subtilités qui échapperont aux touristes étrangers de passage dans le pays.

Après le stage industriel en 1989, après les études supérieures (maîtrise en gestion) en 1992, à partir de 1995, commença une nouvelle phase de travail. Tout d'abord, dans une entreprise belge ouvrant une filiale à Tokyo : nouvelle expérience en tant que salarié en milieu urbain.

Ensuite, dans des entreprises japonaises établies en Europe, en tant que personnel local. Sans entrer dans les détails, le reste de ma carrière et de ma vie a été et sera en relation directe avec le Japon, les Japonais et la culture (d'entreprise) japonaise.

La troisième partie de cet ouvrage ne couvre pas une période spécifique : c'est un essai de synthèse des différentes notions culturelles que votre modeste guide a assimilées au cours des années. Tout ne s'y trouve pas mais elle comporte des réflexions sur l'esprit de groupe, l'aspect culturel des négociations, ainsi que les éventuels liens entre économie et civilisation au Japon. Si le sujet vous intéresse, je vous recommande de lire mes autres livres.

Enfin, la quatrième partie intitulée « Illumination Culturelle » est un peu l'aboutissement de ce long parcours de découverte et d'adaptation. Un peu comme le prince Siddhartha trouve l'éveil spirituel et l'illumination au cours d'un long processus de rencontres, de compassion et de méditation, l'auteur s'est trouvé dans une situation d'écrire et de peindre. Son inspiration l'a poussé à relier par des textes les deux civilisations, ainsi qu'à établir des ponts entre les différents types d'expression théâtrale.

En espérant que cet aspect créatif vous plaira et en vous souhaitant une bonne lecture,

Philippe Huysveld

Kyoto, septembre 2023

PREMIÈRE PARTIE

Naufrage Culturel



Le port de Kobe et le *Meriken* Park

Chapitre I : L'année 1989

Mon premier voyage en dehors de l'Europe commence à la mi-juillet 1989, pendant les vacances universitaires d'été, par la destination la plus lointaine : le Pays du Soleil Levant !

Le Japon d'après-guerre a connu une croissance fulgurante et soutenue, source de divers types d'excès, culminant en 1990 par ce qu'on a appelé « l'éclatement de la bulle ». S'en suivirent deux « décennies perdues » pendant lesquelles l'économie fut largement restructurée et la croissance en berne.

L'origine de cette surchauffe remonte au milieu des années 80, au déficit commercial chronique des Etats-Unis avec le Japon. Favorisées par un dollar fort, les importations de produits japonais inondèrent le marché américain. S'en suivit une période de yen fort ou *endaka* qui permit aux fabricants japonais d'importer des matières premières à petits prix, de réduire leurs coûts de production et, en fin de compte, de réduire leur prix de vente.

S'en suivit une nouvelle période de haute croissance et l'accumulation de liquidités chez les entreprises japonaises. Dès 1986, les investissements japonais à l'étranger (immobilier, hôtels, terrains de golf...) augmentèrent. Au Japon même, les prix des terrains et des logements grimpèrent en spirale entre 1986 et 1989. L'indice Nikkei tripla sur la même période.

Toutefois, ce développement mal maîtrisé de l'économie ne fut pas durable et la bulle éclata en 1990, les profits des entreprises japonaises diminuant, dans un contexte de concurrence des nouveaux pays émergents et de récession dans les pays industrialisés occidentaux.

En un an, l'indice Nikkei plongeait de 40 %. Les entreprises se replièrent, restructurèrent et licencièrent du personnel, mettant fin à l'emploi à vie avec des conséquences sociales désastreuses.

DÉBUTS DIFFICILES

Séjour de deux mois à *Kobe*, le port maritime international de la région du Kansai, dans le cadre d'un stage industriel chez Kobe Steel Ltd, un groupe métallurgique majeur japonais. C'est donc dans ce contexte d'opulence économique que je débarque.

Stage coordonné par IAESTE (<https://iaeste.org/>), une association internationale pour étudiants, qui a comme but l'organisation annuelle d'échanges internationaux par le biais de stages techniques à l'étranger pour les étudiants en science et ingénierie.

Vol Air France interminable (24 heures) par la « route polaire » : Bruxelles – Paris – Anchorage (Alaska) – Tokyo – Osaka (Itami). Arrivée le vendredi soir.

Accueil à l'aéroport par un jeune étudiant japonais brandissant une pancarte : malgré mes bagages, trajet en métro et en bus. Ensuite, chargés comme des « baudets », trajet à pied pendant un bon quart d'heure sous la chaleur.

Arrivée tardive (19 h 30) à l'auberge de jeunesse, située en haut d'une colline, dans un beau parc, dans la banlieue d'Osaka, métropole majeure, centre commercial et industriel de la région du Kansai.

Premier « choc culturel » : à l'exception des stations de métro, la plupart des inscriptions sont en *kanji*, idéogrammes d'origine chinoise. L'anglais ne suffit pas pour communiquer ou s'orienter. Il faut parler en japonais !

L'étudiant a réussi à m'expliquer dans un anglais approximatif qu'il viendrait me chercher lundi midi et irait me conduire chez mon employeur, le rendez-vous étant fixé à 15 heures quelque part à

Kobe. Je suis donc seul tout le week-end. Submergé par une multitude de signes étranges, déboussolé, je me sens un peu perdu et isolé.

Second « choc » : au *Youth Hostel*, je n'ai rien compris mais, d'après un panneau en anglais, on est prié de ne pas se laver à l'européenne ! Comme quoi, c'est en regardant les autres (japonais) faire que l'on apprend !

Première mauvaise nouvelle : l'auberge de jeunesse étant pleine le samedi soir, à la suite d'une réservation par une école, je suis prié de loger ailleurs (dans un petit *business hostel*) pour une nuit et de revenir à l'auberge de jeunesse le dimanche.

Cette fois-ci, tout seul, je dois à nouveau marcher avec mes sacs sous la chaleur (30 degrés), prendre le métro et acheter des billets aux distributeurs automatiques (en japonais). Panique ! Heureusement, j'ai pu laisser ma grosse valise à la réception.

En fin de compte, le seul avantage de cet hôtel, plus onéreux, fut sa salle de bain (douche) à l'occidentale ! De retour à l'auberge de jeunesse le dimanche après-midi, j'ai pu me détendre un peu et y pratiquer mon embryon de japonais avec les « locaux ».

Deuxième mauvaise nouvelle : lundi matin, l'étudiant qui devait venir me chercher me téléphone pour me demander d'aller le rejoindre quelque part à Osaka, prétextant qu'il n'a pas le temps de venir me chercher. Me revoilà donc reparti, seul, en costume-cravate, avec tous mes bagages, à pied et en métro, sous la chaleur. Génial ! Après tout cela, le métro de cette métropole n'a plus de secrets pour moi !

Enfin, pour terminer sur une note positive, les gens sont assez accueillants et coopératifs. Ce qui ne les empêche pas, surtout les écoliers, de me regarder comme une espèce rare¹, mais je m'y habitue !

¹. Remarque : les Occidentaux étaient encore en petit nombre à cette époque au Japon, le tourisme international n'ayant pris son essor que bien plus tard, notamment grâce à un yen faible (*enyasu* en japonais) et la politique dynamique de promotion du tourisme de ces dix dernières années.

KOBE SEIKO

Lundi 17 juillet, mon jeune guide IAESTE m'a enfin conduit chez mon employeur (Kobe Steel Ltd ou *Kobe Seiko* en japonais) ! Deux jeunes employées, impeccablement habillées, très étonnées de me voir, nous accueillirent en japonais à la réception.

Après de nombreuses courbettes et formules de politesse, après avoir brièvement rencontré de nombreux intermédiaires dont je ne me souviens même plus les noms, je fus finalement conduit en taxi jusqu'au *dormitory* de la firme, un immense dortoir abritant près de 300 employés, la plupart célibataires.

C'est donc dans ce dortoir que je vais loger pendant deux mois et faire la navette (un arrêt en train) jusqu'à mon lieu de travail, un laboratoire à Kobe, au sein d'une usine du groupe. Rien de pénible si ce n'est que le *dormitory* se trouve tout en haut d'une colline très escarpée (pente de 45 degrés environ) !

Le matin, pas de problème : il fait encore frais et descendre la colline ne demande pas trop d'efforts. Le soir, en revanche, après une longue journée de travail (plutôt dix heures que huit), avec la chaleur et l'humidité ambiantes, cela relève de l'exploit physique et on n'échappe pas à la douche quotidienne !

Il faut savoir que la ville portuaire de Kobe est bordée d'un côté par la mer et de l'autre par la montagne (le Mont *Rokko*), sur le flanc duquel se situe mon perchoir ! Certains de mes collègues ont pris l'habitude, le soir, de prendre le taxi depuis la gare la plus proche, plutôt que de grimper à pied !

LA VIE AU DORTOIR DE SOCIÉTÉ

Le dortoir dispose d'une cantine collective, d'un bain public et de nombreuses chambres individuelles pour les employés de la société. La cantine fonctionne en *self-service* ; la cuisine y est acceptable et les portions sont larges.

Le bain public fonctionne comme un *senzo* japonais, à savoir : après s'être déshabillé, l'individu est prié de faire sa toilette (savonnée et lavage des cheveux) devant un miroir, tout en étant assis sur un tabouret bas.

Ce n'est qu'une fois propre (lavé) qu'il lui est permis de prendre place et de se relaxer dans des grands bassins d'eau chaude (de faible profondeur), partagés collectivement avec les autres utilisateurs. Il va sans dire que la blancheur de mon corps contrastait parmi les Japonais.

Les chambres individuelles sont simples : murs blancs, chambres vides de meubles (ni tables, ni chaises) mais avec une multitude de placards aux portes coulissantes. Le sol est couvert de six *tatamis*, ce qui est la taille standard au Japon.

Pour dormir, on dispose d'un *futon* (duvet) et d'une paire de draps. C'est un peu dur au début mais on s'y habitue. Heureusement qu'il y a la climatisation pour rafraîchir la pièce (23 degrés au lieu des 30 degrés ambiants) !

Chaque matin, la sonnerie du dortoir retentit à 8 h 00, puissante et efficace. Pour la lessive, le dortoir met à notre disposition un local collectif avec des machines à laver automatiques et desessoreuses. C'est très pratique.

Les appels téléphoniques de l'extérieur sont annoncés, en permanence, en japonais (uniquement) de la manière suivante : « san – too, sanbyaku juuroku shitsu, HAZU desu ». Soit, en français : « troisième bâtiment, chambre 316, M. HUYS ».

En fait, le bonhomme opérant le microphone n'ayant jamais réussi à prononcer mon nom correctement, il a été convenu de m'appeler HAZU au lieu de HAZUFERUDO.

Vu que les appels ne sont répétés que deux ou trois fois, il faut se ruer sur le téléphone le plus proche pour intercepter la communication. J'ai ainsi été contacté plusieurs fois par l'IAESTE, par exemple.